

PIAF PAR SES CHANSONS

CHRISTIAN-LOUIS ECLIMONT

PIAF PAR SES CHANSONS

Éditions de La Martinière

Photo couverture : © Marvin Koner/CORBIS

ISBN : 978-2-7324-6156-4

© 2013, Éditions de la Martinière
Une marque de La Martinière Groupe
Connectez-vous sur :
www.editionsdelamartiniere.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère, Suzette D.
Souvenir du théâtre aux prisonniers – 1943.

« Mes chansons, c'est moi, ma chair,
mon sang, mon cœur, mon âme.

Oui, comment en parler ? »

Édith Piaf, *Ma vie*¹.

1. Édith Piaf, *Ma vie*, texte recueilli par Jean Noli, Union générale d'éditions, Paris, 1964.

Il était une voix

Il était une voix, une voix qui les contenait toutes, une voix étandard qui a flotté pendant trente ans sans discontinuer dans le panorama de la chanson française et mondiale. Précoce à trouver sa voie, et sa voix, atteinte par la divine blessure, douloureuse et salvatrice, chère à Thomas Mann, matrice d'une vocation, Piaf a débuté sur le trimard à l'âge de sept ans. Charriée de ville en ville, elle a écumé les places des villes et les carrefours ; adolescente, les caboulots¹ et les dancings ; et, vers sa majorité, les cabarets chics des Champs-Élysées.

Elle a connu la maladie, subitement aveugle, puis miraculée ; la débauche, collée aux basques des maquereaux de Pigalle, prostituée un temps, complice parfois de leurs malversations, enfin le scandale, après le meurtre de Louis Leplée, son découvreur providentiel. Vedette dès ses premières prestations épiées par la critique, elle a bénéficié de la force de la radio qui l'aida à conquérir le grand public, favorisée par

1. Petit café, plus ou moins mal famé.

Polydor, sa firme discographique initiale. Pourtant, rien ne fut bleu ni rose dans son existence, perpétuellement en panne d'une enfance dont elle chercha obstinément à se venger. Précipitée au-devant des affres d'un destin hors norme, elle fut rapidement aux prises avec la mort, sa rivale désignée ; avec la misère, surdouée de la survie, et la déveine, même parée en apparence d'atours dorés.

Entre passion mystique et coup de foudre à répétition, elle se donna entièrement à la vie et à ses princes charmés. Appliquée à la chanson et à l'amour, le don et la grâce liés, souvent elle confondit les pôles, basculant d'une joie extrême à une souffrance démesurée, passant d'entre les draps d'une chimère sentimentale à ceux d'un hôpital avec la même célérité qu'elle avait mise à séduire que pour se dédire. Cible de revers multiples, elle recourut à la religion – au spiritisme –, qui la soignait, au contact d'un royaume idéal, escompté, là-haut, ailleurs, où les épines ne piquent pas, où les orages ne pleuvent pas. Aux cœurs souffrants, l'Esprit sourit mieux – elle qui rêvait qu'après sa mort, comme pour Marie-Madeleine, on dise : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle aura beaucoup aimé¹. »

Sous la femme et sous l'artiste, sommeillait perpétuellement la petite fille qui mendiait encore, en catimini, son tour de manège, entre valse et blues du faubourg : deux tonalités qui résonnent dans son

1. Édith Piaf, *Ma vie*, *op. cit.*

œuvre pléthorique – 413 chansons, toutes versions confondues. Sans cesse, elle opta pour un répertoire signifiant, à l’acmé de ses désirs, authentique dans le rôle d’une messagère de l’espérance à portée de main. Par ce supplément d’âme lui servant d’une estampille sa courte vie durant, elle se singularisa d’emblée.

Et puis, elle avait ses défauts.

Placée dès la première seconde sous le signe du miracle pour résister, elle ne pouvait s’ôter des réflexes qui sauvent, fussent-ils réprouvables au plan de la morale immédiate. Piaf mentait, Piaf était infidèle, Piaf n’était pas exempte d’arrière-pensées, Piaf n’était pas amène, capable pourtant de s’amender comme de se révéler à travers ses couplets où les confessions, les coups tordus abondent dans un univers sombre et fatal. Malgré tout, à cette heure, personne n’a encore mieux qu’elle magnifié l’élection amoureuse qui déclenche cette morphine endogène, si douce. Cette drogue intime qui colore tout, soudain, autour de soi ! *La Vie en rose ! L’Hymne à l’amour !* Deux standards dont elle fut l’auteur, brillante à composer avec ses mots – et ses maux.

Amoureuse de l’amour, jusqu’à l’addiction, qui eut pu mieux qu’elle cerner cet état dont elle demeure, par-delà les époques, la plus prestigieuse envoyée ? Et comme pour aimer il faut être deux, elle se lança sur la piste des hommes qu’elles trouvaient beaux : les « beaux mecs » de la pègre, les auteurs, dont Raymond Asso qui la cadra, mais aussi un chanteur,

Paul Meurisse, alors au parangon de l'élégance, qui la transforma. Et d'autres, dont un certain Marcel Cerdan, champion du monde du baiser « bien frappé », comme on le dit d'un alcool, qu'elle aima entre tous jusqu'à l'ivresse, que la mort accidentelle lui arracha. Et des intermédiaires, tel Théo Sarapo, en 1962, jeune, beaucoup plus jeune qu'elle – « cougar » avant l'heure – et qui lui ferma les yeux. Conditionnée par les artistes masculins, bientôt, elle inversa le jeu et les porta au pinacle : Montand, Constantine, Moustaki.

Pour la presse à scandale, elle fut un marronnier aux dates de ses triomphes, de ses effondrements, de ses idylles, de ses mariages, de ses accidents, de ses hospitalisations, de ses résurrections et de sa mort. Tout dans sa vie alimentait une chronique spécifique pour lui arracher une brève ou prendre une photo d'elle à la dérobée. Souvent, les caméras se mêlaient à la partie. Magnétique, elle attirait. Chacun la voulait en direct. Comme quand elle chantait, invitée à la radio ou à la télévision.

En quarante ans de pratique, active sur les planches ou en studio multipistes, elle aura transité de l'ère de l'orgue de barbarie *a capella* dans les rues à celle du microsillon *via* le soixante-dix-huit tours. Ni Fréhel ni Damia, ses concurrentes, ne connurent dans leur exercice un tel écart technologique.

Ses triomphes l'assimilèrent vite à l'histoire de France, Marianne en robe noire, flamme fière et tremblante devant les parterres capés des plus grands music-halls du monde. À la une, couverte de fleurs,

au centre de la cohue cintrée des journalistes ! Mais, après la gloire, revenait toujours la chute. Pourtant, elle vivrait encore. Demain, après-demain, elle serait sur scène, sa patrie, la seule, circonscrite à un rond de lumière, présente derrière un micro : une image commune dorénavant, icône un peu sainte, un peu damnée, trace de sa foi et de son implication sacrificielle. Avant tout, au milieu des étoiles, elle était une star, une vraie, comme il en brille cinq, sur les doigts de la main, au firmament du music-hall.

Bien avant que la culture rock répande la légende de ses saints déjantés, elle s'adonna à la démesure en toutes choses. Dès lors, elle pouvait exciper en tête d'un palmarès existentiel chargé à côté duquel celui de Janis Joplin et autres Patti Smith, même martyr ou « destroy », font figure d'aimables décalques – semblables, pourtant, par-delà les époques, pour avoir démontré une même fusion, avec l'attitude qui en découle.

Emblématique d'elle-même, Piaf le fut aussi d'un genre, lors de sa période « La Môme », celui de la chanson réaliste et du musette. Autre qu'un folklore cher aux escarpes d'alors, le musette véhiculait le message marginal des faubourgs et des fortifs. Une musique chantante qui se prêtait aux danses rapprochées avec un chaloupé provocant. Qui stimulait aussi les compositions d'une chanson héritée du XIX^e siècle, née dans la rue, la complainte, la goulante dégoulinante de misère, de tourments intimes et de peine sociale, et dont la voix était l'instrument, qui

s'embrase, qui câline, qui transperce et qui refile le frisson. Celle de Piaf, en fait. D'une musicalité accomplie dont elle usait comme d'un instrument exprimant la température des sentiments, de la lassitude à l'exaltation, avec de la fièvre dedans, une voix classique, universelle. Telles celles des divas. Et, comme un signe, Piaf avait été ovationné à Pleyel, antre dédié entre tous à la grande histoire de la musique.

Face au malheur souvent, Dieu, en lequel elle croyait, et qui peut-être existe, lui aura légué, comme arme et recette magique, la chanson. Une voix pour une voie !

« Une voix, c'est comme les lignes de la main, personne n'a la même¹ », avait-elle coutume de dire à la conjonction d'un clin d'œil du destin à l'art. Elle le prouva, sa vie et ses chansons mêlées. Unique.

1. Édith Piaf, *Ma vie*, *op. cit.*

I

LA CHANTEUSE
RÉALISTE

1

À l'origine

« Mon père, certes, m'avait donné le goût de la chanson, mais c'est Leplée qui fit de moi une chanteuse. »

Édith Piaf, *Au bal de la chance*.

À l'hiver 1915, le 19 décembre, au début de la Première Guerre mondiale, une petite fille pousse son premier cri dans le quartier de Belleville, à Paris ; un quartier décrépit du XX^e arrondissement semé de taudis et de rues mal chaussées.

Gassion, de son nom, elle est prénommée Édith, en hommage à l'infirmière anglaise Edith Cavell – suspectée d'avoir favorisé l'évasion des blessés alliés recueillis dans son hôpital militaire, et fusillée par les Allemands, le 12 octobre de cette même année, en Belgique. À ce prénom, la mère, Anetta, a daigné ajouter celui de Giovanna, qu'elle porte en second.

Aux premiers instants des douleurs de son épouse, Louis, le père, est parti chercher une ambulance, mais, happé sur son parcours par plusieurs haltes prolongées dans les bistrots dont il est un pilier,

il a oublié sa mission urgente. Dans l'intervalle, au 72 de la rue Rébeval, une voie insalubre qui coupe la rue de Belleville, dans le couloir d'une masure, à cinq heures du matin, Anetta, la jeune mère de vingt ans a accouché sur la pèlerine d'un agent de passage aidée par une infirmière, Jeanne Crauzier, prévenue et accourue de son domicile proche. Voici l'une des versions de la naissance d'Édith Gassion, dite Piaf.

Une deuxième, plus légendaire, atteste qu'elle est née devant le 72, sur le pas de la porte, dans la rue. Puis, il en existe une troisième, factuelle, étayée sur un acte officiel établi le lendemain, le 20 décembre, relatant qu'Édith Giovanna Gassion est née rue de la Chine, dans le XX^e arrondissement, à l'adresse de l'hôpital Tenon.

Dans tous les cas de figures, afférant à cette passe inaugurale, Édith, bambin malingre et frêle, débarque en ce bas monde selon un scénario chaotique aux multiples déclinaisons futures. Comme si sa venue, déjà, se devait d'alimenter une fable équivalente à l'outrance de son destin pressé. Jalouse de préserver certaines séquences floues de son existence, elle entretiendra toujours l'équivoque. Interviewée à propos des circonstances de son arrivée, elle se cantonnait à prolonger le doute, retranchée derrière un éclat de rire, confortant de la sorte sa saga digne d'une héroïne surgie d'un roman réaliste d'Eugène Sue. Mais ces circonstances, les savaient-elles vraiment ?

Enfant du couloir ou de l'hôpital, et non de la rue comme il le fut souvent écrit ou colporté, avant tout, dans ses gènes et par ses ascendances, la petite Édith

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2013. N° 112728 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

